

gardée comme partie constituante, parcequ'elle existe bien souvent sans elle; de plus comme nous le verrons plus tard, l'inflammation peut exister sans qu'il y ait rougeur.

30. *La chaleur.* Dans presque toute inflammation, il doit y avoir augmentation de chaleur, mais cette augmentation est tellement petite dans certains cas, que c'est à peine si on peut l'apprécier; d'ailleurs elle ne doit être regardée que comme un caractère accidentel, dépendant de l'inflammation, mais ne la constituant pas; la chaleur de n'importe quelle partie du corps, peut être augmentée considérablement de diverses manières sans la moindre inflammation. De plus certaines inflammations, ou ulcérations chroniques peuvent exister sans qu'il y ait augmentation de chaleur.

40. *La tuméfaction.* La tuméfaction n'existe pas toujours non plus dans les inflammations; par exemple, dans certains cas d'érysipèle, dans certaines inflammations accompagnées d'atrophie; et combien de fois ne voit-on pas d'extravasation, de congestion, de tuméfaction considérable sans inflammation.

Bennett nous dit que l'inflammation est constituée par l'extravasation de la *liquor sanguinis*. Ceci non plus ne peut pas être, car il y a plusieurs inflammations sans cette extravasation; et de plus lorsqu'elle a lieu, dans quel temps parait-elle? est-ce au commencement? non, ce n'est qu'après un intervalle plus ou moins long; ce ne peut être par conséquent qu'un effet de l'inflammation.

On peut faire les mêmes remarques par rapport à l'ulcération. Chaque fois qu'il y a ulcération, il y a certainement inflammation; mais l'inflammation existe aussi sans qu'il y ait ulcération, par conséquent l'ulcération ne la constitue pas non plus en entier. Ainsi, messieurs, puisque l'on peut retrancher les uns après les autres tous les caractères que l'on donne comme appartenant à l'inflammation, sans pour cela la détruire, il s'ensuit donc qu'ils ne la constituent pas, et que lorsqu'on les rencontre, en partie ou en totalité, on ne doit les regarder que comme des effets secondaires des produits de l'inflammation.

L'inflammation doit être autre chose que tout cela; car après tout elle existe; c'est une maladie, par conséquent un dérangement quelconque des fonctions organiques. Pour parvenir à connaître son essence, nous devons d'abord découvrir quelles fonctions organiques sont dérangées, et de quelle nature est ce dérangement.

Une chose bien certaine c'est que l'inflammation attaque tous les organes, tous les tissus, que ses effets, ses résultats, ses caractères sont toujours les mêmes, qu'elle ne varie jamais. Pour qu'une maladie conserve ainsi son unité, il faut qu'elle produise toujours le même désordre dans des organes ou des tissus remplissant les mêmes fonctions. Par conséquent, il faut que l'inflammation soit constituée par un désordre des fonctions de la circulation, de l'assimilation et de la désagrégation. Pour s'en convaincre, voyons si les résultats qui devrout avoir lieu lorsque l'une ou l'autre de ces fonctions se fera mal, seront semblables à ceux que l'on remarque dans un cas d'inflammation.

Je suppose d'abord que la désagrégation se passe trop vite, qu'arrivera-t-il? il y aura perte de substance, par conséquent amaigrissement, atrophie, ulcération, car l'ulcération n'est que l'absorption ou désagrégation des molécules constituantes du corps. Cette perte de substance peut se faire sans que la circulation soit augmentée, et comme la rougeur et la chaleur n'ont lieu qu'en proportion de cette augmentation, il s'en suit donc que l'ulcération ou l'inflammation peut avoir lieu sans rougeur et sans augmentation de chaleur.

Je suppose maintenant que l'assimilation se fasse trop vite, qu'arrivera-t-il? il y aura surabondance de molécules organiques, augmentation de volume, hypertrophie.

Je suppose à présent que la circulation soit trop active. Les molécules nutritives se rendent en trop grande abondance dans les vaisseaux capillaires; elles ne peuvent pas toutes être assimilées, il y a accumulation de molécules, congestion, les vaisseaux se distendent, et la pression augmentant, le serum, le sang, passent à travers leurs parois. Les molécules ainsi extravasées, et celles accumulées dans les vaisseaux mêmes, occupant une position anormale, ne se trouvent plus autant sous le contrôle du principe vital organique, tombent par conséquent sous l'action du principe vital de la matière, et au lieu de former des corps organisés forment des corps inorganisés, c'est-à-dire du pus, etc. On voit donc que l'on peut expliquer tous les phénomènes de l'inflammation par le dérangement qui survient dans l'une ou l'autre de ces trois fonctions.

Connaisant à présent la nature de l'inflammation, j'ai à vous parler de son traitement. On en recommande deux, tout à fait opposés, tout à fait différents l'un de l'autre, — le traitement antiphlogistique, et le traitement supportant ou expectant, parce qu'il consiste à supporter les forces du patient pendant que la maladie suit son cours, afin que la faiblesse ne s'empare pas de lui, afin qu'il conserve assez de vitalité pour pouvoir réparer les ravages faits par la maladie.

Pour pouvoir établir ou reconnaître la supériorité de l'un de ces deux traitements sur l'autre, il faut premièrement connaître la cause de la maladie, car un dérangement dans les organes ne survient pas seul, il faut qu'il soit produit par une cause quelconque; et par le mot traitement on veut dire tout simplement remettre les organes à leur état naturel en faisant disparaître la cause qui a produit le désordre.

S'il n'y avait qu'une seule cause pour toutes les maladies, s'il n'y avait qu'une seule cause pour l'inflammation, la question serait bien vite résolue. Malheureusement ces causes sont extrêmement nombreuses, et presque aussi variées que les éléments qui nous environnent. Toutes les substances de la nature en effet agissent sur notre corps. Les uns ont une action bienfaisante, directe, telles que l'air que nous respirons, les substances qui nous servent de breuvage et d'aliments, la lumière, la chaleur etc. . . . ; mais elles peuvent être la cause des maladies, si elles ne se trouvent pas en proportion convenable avec nos besoins corporels: les autres produisent directement un mauvais effet sur notre système, telles que les gaz délétères, les miasmes, les aliments de mauvaise nature etc., et l'action directe de la matière sous diverses formes, comme l'arme à feu, instruments tranchants, contondants, etc. De plus il y a ce que l'on peut appeler les causes internes, provenant de l'individu lui-même, de son organisation: il est extrêmement rare par exemple qu'un homme soit parfaitement constitué, il arrive presque toujours qu'une partie ou qu'un organe soit trop ou trop peu développé, trop actif ou trop faible, ce sont autant de causes qui, dans un temps plus ou moins éloigné, amèneront certainement la maladie.

Outre cela il y a les passions, les maladies de l'âme qui troublent aussi les fonctions organiques.

Il est maintenant évident pour tout le monde, même à première vue, que le même traitement ne pourrait pas convenir pour toutes les causes de maladie que je viens d'énu-

mérer. De plus, si parmi elles il y en a que nous connaissons bien, dont l'effet sur le système est très apparent, très simple, il y en a un grand nombre d'autres sur lesquelles nous n'avons que des notions très vagues et très incertaines; il s'en suit donc que le diagnostic et le traitement seront aussi obscurs et douteux dans un cas, qu'ils seront clairs et certains dans l'autre. C'est tout simplement cette lacune dans nos connaissances qui produit une si grande diversité d'opinions parmi les médecins, dans la diagnostic des maladies et leur traitement.

Quelques exemples feront voir ceci plus clairement. Je suppose qu'un homme se casse un membre, souffre d'une dislocation, ait un clou, un poignard, une balle dans les chairs; tous s'accorderont, et diront qu'il faut dans ces cas là aider la nature; qu'un individu ait pris un poison narcotique, irritant, etc., pas de différence d'opinion encore, il faut aider la nature; qu'il y ait constipation obstinée, rétention d'urine, substances indigestes dans l'estomac, encore aide à la nature, etc., etc. Il y a donc un certain nombre de maladies où tous s'accordent et reconnaissent la nécessité d'aider la nature, où tous s'accordent à dire qu'il faut que cette aide soit prompte, puissante, selon la gravité de la maladie où tous s'accordent même quant au traitement. Comment se fait-il donc que l'on reconnaisse dans un si grand nombre de cas, la nécessité d'aider la nature, et que l'on veuille néanmoins faire adopter comme une théorie saine, l'apropos de laisser faire la nature dans un grand nombre d'autres maladies, de la supporter seulement, et de lui laisser le soin de vaincre l'ennemi qui l'attaque, d'obtenir elle seule la guérison; par exemple, dans les fièvres, les épidémies, les inflammations idiopathiques, telles que les Pneumonies, etc.

Quand commence la diversité d'opinion, quand elles deviennent plus cachées, plus obscures, est-ce que je laisse parfois à la nature le soin de guérir mon malade, surtout quand sa vie est en danger? Eh bien, à mon grand regret, je dois dire que oui, je le fais; mais c'est quand je ne comprends pas la maladie, ou que je ne connais pas le remède convenable. Qu'est-ce après tout que de dire, qu'il faut dans certaines circonstances, laisser la nature se débarrasser seule de la cause qui produit le désordre dans nos organes, tandis que dans d'autres on doit l'aider? N'est-ce pas affirmer que dans un cas on connaît la maladie et le remède, et que dans l'autre on ne connaît ni l'un ni l'autre.

Etablir le principe de la médecine expectante, c'est arrêter le développement de la science, c'est la refouler même par-delà le temps d'Hippocrate, c'est consolider l'ignorance, c'est tromper le public, c'est affirmer l'impuissance, la nullité de la science; n'ayant plus rien à faire, il n'y a plus de raison d'apprendre, vaut autant fermer toutes les écoles et universités. Ah! messieurs, laissons faire quelquefois la nature seule, mais avouons que c'est en regard à notre incapacité, regardons cela comme un malheur, et travaillons comme par le passé à reconnaître, à découvrir les lois de la nature, les lois qui régissent l'organisme; secrets que nous connaissons tous en partie, ténèbres que nous pouvons espérer faire disparaître par le travail et la persévérance. Il ne faut pas laisser dire qu'au dix-neuvième siècle, quand tout se perfectionne autour de nous, quand le progrès s'élançait et se développe au point de nous étonner tous les jours, que la médecine est revenue au *non plus ultra*, qu'elle est impuissante, qu'elle est vaincue.

Mais sur quoi base-t-on cette nouvelle doctrine? C'est principalement, on pourrait presque dire exclusivement sur les statistiques. On a comparé les hôpitaux où l'on soigne antiphlogistiquement, avec d'autres où ces mêmes maladies sont laissées aux seuls soins de la nature, se contentant de bien nourrir et de supporter les malades; on a fait le calcul, et on a trouvé que la mortalité était beaucoup plus grande dans les premiers que dans les seconds. Ceci tout d'abord paraît concluant. Mais pour que ce procédé ait quelque valeur, il faut 10. que la comparaison se fasse entre des cas parfaitement identiques; que les maladies soient à la même période, que les individus soient à peu près de même âge, de même force; l'a-t-on fait? Si on l'affirme, comment peut-on le croire, lorsqu'on sait que les diagnostics n'ont pas été faits par les mêmes médecins, et quand on sait quelle différence il y a bien souvent entre les opinions de deux médecins sur la même maladie. De plus, la raison qui me fait considérer ces rapports, ces statistiques non seulement comme nuls, mais comme de nature à fausser notre jugement, c'est que je crains que le traitement de ces maladies n'a pas été fait suivant les principes de la science: car on nous dit sans restriction, que dans tel hôpital on emploie le traitement antiphlogistique dans les maladies inflammatoires.

## LE DÉPUTÉ MALGRÉ LUI.

NOUVELLE.

Suite.

Heureusement que j'ai la pensée de Georgette pour me porter en avant!

Ici Célestin s'arrêta court: il venait d'oublier que Georgette ne lui plaisait plus du tout.

— Ce que c'est que l'habitude, se dit-il, hier, n'ai-je pas constaté avec une sorte de joie féroce, qu'elle n'avait ni cœur ni esprit, et que je ne pouvais plus la souffrir?

— Ah! s'il m'étais permis de penser à Caroline; mais elle ne saurait me pardonner; tous les journaux lui ont appris combien j'étais ingrat envers elle... les grands hommes ne peuvent pas aimer en secret!

Il voulut composer son discours, mais il ne pouvait y parvenir. L'inspiration est une coquette qui nous sourit et nous échappe.

Ma situation, dit Célestin, dépasse en horreur tout ce qu'on pourrait imaginer. Tout à coup, il se frappa le front: Parbleu! dit-il, à quoi me servirait d'être matérialiste, si je n'avais le courage de quitter une vie où j'ai goûté si peu de bonheur. Le pauvre garçon avait si grand peur de ses bons amis qu'il accomplit un acte d'héroïsme assez fréquent chez les poltrons: il prit une corde et se pendit.

X.

Il sembla d'abord à Célestin que des volcans faisaient éruption entre ses paupières, et qu'il y avait une chute du Niagara dans toutes les cavités de son cerveau. Bientôt la douleur cessa et son cœur s'abstint de battre. Bien que cet organe ne fit pas ordinairement un bruit assourdissant, il résulta de cette abstention un silence épouvantable qui glaça Célestin d'horreur.

— Oh! dit-il, c'est affreux; qu'on me ramène au Corps législatif.

En ce moment, il se sentit lancé à toute vitesse au milieu d'un espace immense où des ombres montaient et descendaient sans cesse. Tout-à-coup il tourna sur lui-même comme une toupie et tomba au milieu d'autres ombres désolées qui poussaient d'horribles gémissements. Il tomba, tomba, tomba, et vit enfin, bien loin au-dessous de lui, dans un gouffre sans fond et sans limite, au milieu duquel notre système planétaire n'eût occupé qu'une place des plus modestes, des millions de bras qui se tordaient au milieu des flammes.

— Voilà l'enfer, pensa-t-il; j'aurais pourtant bien parié qu'il n'y en avait pas.

Il toucha terre et fut tout étonné de n'éprouver qu'une secousse médiocre, à peu près ce qu'on éprouve quand on rêve qu'on est berné. Il fut bien plus étonné encore de se trouver dans un enfer très restreint et peuplé de démons verts, aux yeux jaunes, qu'il avait déjà vus dans des images d'Épinal.

Il se vit bientôt transporter dans une sorte de chaudière en forme de tribune, des myriades de démons attendaient avec un air gouailleur et une attitude de représentants un discours qu'il ne pouvait prononcer. Quand une phrase lui venait, sa victime du bois de Vincennes surgissait près de lui, ou Colodion-le-Chevelu apparaissait gigantesque, bien qu'à une énorme distance, et braquait sur lui un objectif d'où s'échappaient des rayons qui convergèrent à son cœur en lui causant des douleurs horribles. Alors il balbutiait et les députés infernaux faisaient entendre un concert de sifflets à rendre sourd les habitants de toutes les planètes.

— Hélas! pensait Célestin, passe encore pour la douleur physique; cela ne dépasse pas une rage de dents ordinaire. Mais quelle honte!

Ce supplice dura des années, des siècles et des milliers de siècles. Il se fit cependant un grand remu-ménage dans les enfers; tout était bouleversé.

— Que se passe-t-il donc? demanda Célestin à un démon costumé en sergent de ville, et qui lui parut beaucoup plus poli que ses confrères de notre globe.

— C'est le jugement dernier, répondit le sergent de ville.

Et Célestin se sentit transporté dans un endroit où il était couché fort à son aise. Me voici dans la terre grasse et pleine d'escargots dont parle M. Baudelaire, se dit-il; tout à l'heure je vais ressusciter. Il voulut entrouvrir les yeux et fut ébloui par une lumière aveuglante. Autant vaut que je subisse tout de suite la sublime horreur de ce spectacle, se dit-il. Il ouvrit complètement les yeux, et se trouva dans le lit où il dormait dans son enfance. La chambre n'avait pas changé. Le soleil d'une belle matinée éclairait joyeusement les vitres et les rideaux rouges; à son chevet se tenait Caroline, dans un négligé sans prétention.

— Où suis-je? demanda Célestin.

— Près de moi, cher Célestin, dit Caroline.

— Je ne suis donc pas mort.

— Non, sans doute, tu as été bien malade, mais te voilà guéri.

— Que s'est-il donc passé?

— Je te le dirai plus tard.

— Oh! tout de suite, je t'en conjure.

— Eh bien, lorsque tu te fis mettre en prison, ton père était désolé et moi de même. Plus tard ton père déclara que tu étais un grand citoyen et qu'il était fier de toi. Il voulut partir pour aller te féliciter, et j'obtins la permission de le suivre. Hélas, dans les rues de Paris on se battait, on criait, on chantait la "Marseillaise." Plus de deux mille personnes étaient devant ta porte, ils t'adressaient d'horribles injures. Nous entrâmes, et juge de notre effroi en te voyant...

— C'est bien, continue.

— Ton père se trouva mal; je compris qu'il me fallait avoir du courage pour deux, et je te portai sur mon lit. Cependant, on enfonçait la porte, on brisait les carreaux; ton père se mit à la fenêtre. Messieurs, dit-il, votre ami est très malade. — Une terrible huée retentit; ton père s'évanouit de nouveau. Je descendis alors dans la rue; en voyant une jeune fille ils se calmèrent. Messieurs, leur dis-je. — Dites citoyens; eh bien! messieurs les citoyens, votre ami n'est pas malade, il se meurt; que deux d'entre vous veulent bien me suivre, ils seront convaincus.

— Chère Caroline! Et voilà la femme que j'oubliais pour une poupée sans âme!

— Et qui ne t'aimait. Quand elle a su que tu ne voulais plus d'elle, elle s'est fait enlever par le premier venu et son père en est mort de chagrin.

— *Deo gratias*, dit charitablement Célestin.

— Mais le Corps Législatif?

— Il est dissout.

Et j'ai à t'apprendre quelque chose qui te fera bien de la peine.

— Dis vite.

— Non, pas à présent.

— Je t'en supplie.

— Eh bien, il n'y a plus...

— Plus de quoi?

— Plus de... liberté.

— Il n'y a plus de liberté! exclama Célestin... Je puis donc respirer à l'aise, et il s'endormit en faisant des rêves couleur de rose.

### CONCLUSION.

Célestin épousa Caroline. La France vivait alors sous un gouvernement dont la politique faisait enragier les honnêtes gens, qui ne prenaient pas la paralysie pour du repos. Célestin enrageait en apparence, mais se réjouissait dans son cœur. Bientôt il ne fit même plus semblant d'enragier. On lui persuada qu'il devait quelque chose à sa gloire littéraire. Il composa, en collaboration avec sa femme, une foule de petits contes plus que naïfs, que les littérateurs à la mode firent mousser par suite d'un sentiment bien facile à comprendre. Il eut beaucoup d'enfants, qu'il éleva fort bien. On s'habitua peu à peu à le regarder comme un brave garçon, et les dernières années de sa vie furent très heureuses. Bien des révolutions se produisirent sans qu'il y prit part. Une de ses plus chères distractions était de feuilleter le *Dictionnaire des Contemporains*, et il tombait toujours sur un article ainsi conçu:

"Gagouniol (Jean-Célestin), né à... le... homme politique et littérateur français, manifesta de bonne heure un caractère indomptable qui lui valut le nom du trop fameux Trombolina. Après avoir joué l'excentrique, il se mit à la tête de la jeunesse démagogique de Paris. Ses éminentes qualités politiques le portèrent bientôt à la Chambre; mais une congestion cérébrale, due à ses immenses travaux, l'empêchèrent